

1.

Le Yang-Tsé n'est pas un long fleuve tranquille

– On t'a déjà dit que tu avais de beaux yeux ?

Cet exercice de secourisme est en train de prendre une tournure inattendue. Penché au-dessus de moi, Evann me scrute avec intensité. Est-ce que je dois lui souffler qu'il est censé me faire délicatement basculer en position latérale de sécurité ? Mais dans ce cas, il ne pourra plus vérifier que j'ai de beaux yeux.

Ce qui serait dommage. C'est à peu près la seule chose que j'ai de bien. Avec mes pieds, mais on a, hélas, rarement l'occasion de fourrer ses arpions sous le nez d'un (presque) inconnu pour qu'il en apprécie le galbe parfait.

Je bredouille :

– Nnon. Jamais.

En fait, je lui renverrais bien le compliment (son regard noisette est une friandise au moins aussi tentante qu'un macaron au chocolat), mais une sirène insistante me coupe le sifflet.

Tibidibidibip ! Tibidibidibip !

Dans une caserne de pompiers, une sirène peut sembler chose normale. Sauf que celle-ci sonne de manière

étrange. D'ailleurs, cette formation aux premiers secours EST étrange. D'abord, elle ne se passe pas au collègue, comme d'habitude. On a dû nous expliquer pourquoi, mais j'ai oublié. Ensuite...

Tibidibidibip !

Ils devraient arrêter cette sirène, c'est insupportable.

Evann ne semble pourtant pas incommodé. Il garde le sang-froid d'un soldat du feu aguerri. Ce casque étincelant lui va très bien d'ailleurs... En mode ralenti, il se penche vers moi et pose ses lèvres sur les miennes.

Tibidibidibip !

Evann est en train de m'embrasser ! Ce que j'attends depuis des semaines se réalise enfin... Mais à cause du bruit parasite qui m'agace les tympans, je n'arrive pas à apprécier l'événement à sa juste valeur. Cette sirène ne hurle pas, elle bêle. Un peu comme un jouet musical qui imiterait (mal) les animaux de la ferme.

Ou comme une sonnerie de réveil.

La sonnerie de MON réveil.

C'est ça. On y est. Adieu, caserne, secourisme et baiser voluptueux...

C'était trop beau pour être vrai.

D'un geste mourant, je tends le bras pour couper le sifflet de ce sinistre imbécile.

Commencer la journée ainsi, c'est pas humain.

Pour me consoler, je tâtonne en direction d'Albert.

Il est bien là, sous mes doigts, doux et rassurant.

Albert porte le prénom d'Einstein, et ce n'est pas un hasard. Albert, c'est le soleil qui illumine ma vie depuis quelques semaines, l'ami fidèle dont je ne me séparerai pour rien au monde, ma moitié, ma béquille... Mon intelliphone, quoi. Oui, intelliphone, parce qu'utiliser un

terme aussi commun que smartphone pour désigner cette petite merveille serait lui faire injure.

Il a fallu que son prédécesseur rende l'âme pour que mes parents acceptent de me payer autre chose qu'un vieux moulin rouillé. Dix ans après toutes mes copines, je suis enfin équipée d'un matériel digne de ce nom. Je me demande comment j'arrivais à vivre avant cette révolution.

J'effleure l'écran. Portée par l'enceinte, une ligne de basse puissante envahit la chambre, suivie par une voix qui martèle ses mots avec une énergie revigorante.

Yep !

Mes orteils se délient et se mettent à frétiller sous la couette. La matinée qui s'amorce commence à me sembler un peu moins glauque.

– Lucy !

Ça ne pouvait pas durer.

La porte de ma chambre s'est ouverte sous la poussée d'une puissance que je pressens hostile.

Ma mère.

Pour être plus précise, ma mère au saut du lit ; soit un être pas tout à fait fini, quelque part entre la chouette chevêche et le mouton du Suffolk.

Je grince :

– Surtout ne te gêne pas, fais comme chez toi.

En adepte des bonnes pratiques éducatives, elle affiche résolument son respect de l'intimité en toquant à mon huis. Mais elle le fait APRÈS être entrée. Ce qui, vous en conviendrez, aboutit au même résultat que si elle n'avait pas frappé du tout.

– Tu peux baisser le son ? Je n'arrive même pas à entendre les infos avec tes hurlements de barbares.

À cette heure matinale, il est difficile de rassembler la force nécessaire pour défendre la magie du rap. Surtout auprès d'une quadragénaire biberonnée aux tubes des années 90. Je me contente de hausser les épaules.

– Si ce n'est que ça, je peux déjà te les donner. « Au sommaire de ce journal : la crise ! Rien ne va plus, y'a plus de fric, y'a plus de boulot. Et en plus, la Terre se réchauffe, ma pauvre dame, et c'est bien embêtant. »

Tout en singeant le ton claironnant des présentateurs radio, je baisse ma musique. Pas envie de démarrer la journée sur une querelle stérile.

Adoucie par cette reddition inattendue, ma mère se croit du coup obligée de sacrifier aux rites de la famille aimante.

– Ça va, ma biche, bien dormi ?

Je réponds d'un grognement qui peut tout à la fois signifier oui et son contraire. Je ne vais évidemment pas lui raconter le torride épisode des premiers secours, avec Evann dans le rôle du pompier magnifique.

De toute façon, elle n'en demande pas tant. Sa question étant de pure forme, elle s'apprête à retourner près de ses tartines et de sa radio quand une illumination la traverse.

– Au fait, c'est bien ce soir, la remise des bulletins ?

Ah ! Le coup de poignard en plein cœur ! Je l'avais oublié, ce détail, dans le débarras où pourrissent les idées désagréables, les rendez-vous chez le dentiste, les remords qui ne servent à rien. Mais il me revient aussitôt que cette fois, je me suis prévu une issue de secours.

– Ouais, c'est ce soir. Tu te souviens que je ne pourrai pas t'accompagner ? Pendant ce temps, moi, je suis obligée de vendre des gâteaux.

« Obligée » est un tantinet exagéré. L'idée émane de ma copine Jessica. Une fois par an, le collège profite de la venue en masse des parents le jour de remise des bulletins pour leur soutirer de l'argent, destiné à financer des projets « socio-éducatifs ». Il s'agit de leur vendre à un prix prohibitif des pâtisseries dont ils ont fourni les matières premières, voire qu'ils ont fabriquées eux-mêmes. Dans le genre arnaque, c'est difficile de faire mieux.

Soyons clairs : Jessica et moi n'avons, ni l'une ni l'autre, la fibre commerciale ou pâtisnière. Mais nous avons bon cœur et soutenons ardemment les projets socio-éducatifs. Surtout quand ils nous permettent de nous soustraire au mitraillage conjoint des parents et des profs, autour du thème rebattu : « trimestre décevant, travail insuffisant, peut mieux faire ».

Nous avons donc proposé notre concours bénévole pour tenir ce soir le stand des gâteaux. Je me suis même engagée à en confectionner un. Je commence déjà à le regretter. Car vue de mon lit, la journée à venir m'apparaît épuisante. En plus des cours habituels, je vais devoir assurer un atelier cuisine et jouer les as de la vente... Un peu comme si je lorgnais d'en bas les pentes de l'Annapurna en sachant que je dois me hisser au sommet avant le coucher du soleil.

Mieux vaut ne pas démarrer trop vite.

Je laisse donc retomber mes paupières pour entamer ma phase de pré-récupération.

Avertie par son sixième sens, ma mère, d'un geste de toréador étonnamment vif pour quelqu'un de son âge, fait voler la couette qui maintenait mon corps dans une tiédeur bienfaisante.

– Allez, marmotte ! Debout ! Sinon, tu vas encore arriver en retard !

J'hésite à protester contre cet abus de pouvoir. Mais mon estomac douloureux me signale qu'il fait méchamment faim.

Je me lève donc au ralenti, histoire de ne pas brutaliser un squelette en pleine croissance (ma mère soutient que je ne grandirai plus, moi je refuse de croire que Dame Nature ne m'a accordé qu'un misérable mètre soixante-deux à la toise). Pour me motiver un peu, je demande, pleine d'espoir :

– T'as racheté des céréales au caramel beurre salé ?

Elle rétorque d'un ton suave avant de quitter la pièce :

– Dans tes rêves, ma chérie. Pas question de racheter un seul paquet avant que vous n'ayez fini le muesli qui moisit dans le placard.

Pouvions-nous imaginer une seconde, ma sœur et moi, que ce muesli aux noix de pécan se révélerait à ce point infâme ? La vie est trop injuste.

Une heure plus tard, je me demande si cela valait la peine de m'infliger un tel effort. La voix monocorde du prof de géo, tel le limoneux Yang-Tsé-Kiang dont il est question dans son cours, déverse des flots d'ennui dans nos oreilles assoupies. Et je ne peux même pas compter sur ma copine Flow pour animer la traversée. Comme à peu près un jour sur trois, sa chaise reste vide. Un coup de flemme aigu, sans doute : Flow n'est pas ce qu'on appelle une championne de l'assiduité scolaire.

Je me sens envahie par une vague de déprime. Après avoir connu plusieurs semaines palpitantes, je m'embourbe à nouveau dans le marécage de la banalité la

plus consternante. Les cours, le quotidien mille fois répété du collège, la cantoché, la maison... Il ne se passe plus RIEN dans ma vie. J'ai parfois l'impression que je vais en crever.

Histoire de tuer le temps, j'envoie un petit texto amical à Flow.

Il y a peu de chances qu'elle réagisse : 9 h 10 du matin pour elle, c'est l'aube. Selon toute vraisemblance, elle a encore dû se coucher à l'heure où j'ouvrais les yeux, après une équipée « Tags, graffs et peintures murales en tout genre » avec sa bande de potes. Une pointe de nostalgie m'agace le cœur. Même si j'ai promis à mes parents de ne plus sortir des rails, j'ai souvent envie de tout envoyer balader et de m'accorder, comme Flow, la liberté de faire ce que je veux.

Cette fois pourtant, la réponse qui s'affiche sur mon écran déjoue mes pronostics :

« Grippe +++. 40 de fièvre. Trop les boules. »

Les boules en question n'ont rien à voir avec le fait de louper les cours. Ni même avec le fait qu'elle n'aura pas le plaisir de goûter ma présence. Flow s'entraîne d'arrache-pied depuis des semaines pour participer à une battle de hip-hop. Elle a franchi haut la main plusieurs étapes éliminatoires. La date fatidique de la finale tombe samedi prochain. Dans six jours.

Elle doit être dégoûtée.

Je cherche les mots justes pour lui remonter le moral. Pas trop de compassion, surtout : Flow souffre d'une allergie violente aux sentiments sucrés. Après réflexion, je finis par pondre :

« C jouable. No panic ! »

La réponse laisse entrapercevoir l'ampleur de sa déprime :

« Courbattue comme si passée ss semi-remorque. C mort. Foutu. Fucking fever. »

Ouh là ! Voyants au rouge, appareil en chute libre, crash imminent ! Il faut d'urgence que je lui envoie un parachute. À l'ombre du bureau, mes doigts lui tricotent un message que j'espère réconfortant.

Mais plongée dans une intense concentration, je n'ai pas perçu le déplacement sournois du prof, qui s'est éloigné en crabe de son bureau pour s'approcher de moi. Il se penche désormais de toute sa hauteur au-dessus de ma table.

– Lucy ?

Il n'a pas l'air très content, mais je reste sereine. M. Jouanno n'est pas un méchant. J'ai déjà réussi plusieurs fois à l'amadouer dans des circonstances analogues. Je fourre précipitamment Albert au fond de mon sac.

– Pardon. Je le range. Tout de suite.

Je lui adresse en même temps un petit sourire fautif (genre : « Je reconnais les torts que, dans votre grande magnanimité, vous saurez me pardonner »). Mais aujourd'hui, ma tactique ne prend pas. Soit je suis en train de perdre la main, soit M. Jouanno s'est levé du mauvais pied. Le visage impassible, il articule d'un ton ferme :

– Donne-moi ton portable, s'il te plaît.

Je tente une autre stratégie.

– Mais monsieur, je m'inquiétais pour Flow. Elle est hyper malade, elle a 40 °C de fièvre et elle est toute seule chez elle.

Je prends soin de doser avec subtilité le ton indigné de l'innocente accusée à tort et la supplication de la martyre

qu'on jette aux lions. Je n'ai pas besoin de forcer dans l'interprétation. Pour une fois, ce que je dis est vrai. S'il y a une morale sur cette Terre, ma sincérité devrait payer. Ce ne serait que justice.

Mais M. Jouanno n'a que faire de récompenser les justes. Le visage fermé, il assène sans ciller la sentence :

– C'est la troisième fois ce mois-ci que je te surprends à te servir de ton téléphone pendant mon cours. Tu abuses de ma patience, Lucy. Tu iras donc le récupérer chez madame la conseillère d'éducation, comme le règlement de l'établissement le stipule.

– Mais monsieur...

– J'attends.

Je pressens qu'il serait contre-productif de persister dans l'opposition. Le cœur serré, je vois donc Albert, la prune de mes yeux, disparaître dans la poche de mon tortionnaire. Depuis que nous vivons ensemble, je ne m'en suis jamais séparée. Je crois que même Patouf, la peluche râpée sur laquelle j'ai abondamment bavé dès qu'ont percé mes premières dents, ne tenait pas une place comparable dans mon cœur.

Me voilà amputée d'une partie de moi-même, seule au monde, coupée de toute vie sociale. Ulcérée, je me rencogne dans ma chaise. Que les esprits malins du Yang-Tsé-Kiang condamnent Jouanno-le-barbare à une noyade lente et douloureuse. C'est tout le bien que je lui souhaite.

Quand je sors de cours, deux heures plus tard, Jessica est déjà affalée sur notre banc. Dès qu'elle m'aperçoit, elle bashe sans pitié ma mine renfrognée :

– Salut. T'as avalé un croque-mort ?

Je lui résume en quelques mots la situation et conclus :

– Je ne te dis pas comment je suis mal. J’espère que la Vache-qui-rit sera dans un bon jour...

Contrairement à ce que son surnom pourrait laisser penser, la Vache-qui-rit (raccourcie depuis peu en VQR) ne rit pas souvent. Notre conseillère principale d’éducation n’a en commun avec le bovin fromager que la couleur de peau et le goût pour les boucles d’oreilles voyantes. Pas le caractère jovial.

Jessica commente d’un ton sentencieux :

– Je ne voudrais pas en rajouter dans le côté *dark*, mais à ta place, je ne m’attendrais pas à ce qu’elle te rende ton portable. À tous les coups, elle va profiter que les parents viennent ce soir pour les convoquer dans son bureau.

Je hoche la tête, agacée.

– Je sais. Ajoute ça à mon bulletin... Ça va être chaud à la maison !

Depuis mes dernières incartades, mes parents restent un peu nerveux. Pour pacifier l’ambiance familiale, j’ai accepté de me calmer. Mais j’ai toujours du mal à mobiliser mes neurones sur des cours ineptes, surtout quand ils sont délivrés par des profs aussi charismatiques que des palourdes. Résultat : mes notes peinent à atteindre le niveau attendu.

Alors que la cour se peuple peu à peu, je cherche machinalement la silhouette qui occupe toutes mes pensées. Jess intercepte mon regard.

– T’es toujours sur Evann-le-terrible ?

J’opine en silence. Elle commente, sur le même ton qu’elle utilise pour critiquer la coupe de mes jeans :

– Sérieux, tu as des drôles de goûts.

– C’est toi, la drôle de goût. Au lieu de le casser, tu ferais mieux de m’aider à entrer en contact. Tu es dans sa classe, non ?

– J’essaie, figure-toi. Mais le gars n’est pas simple à accrocher. C’est le genre sportif en lycra qui ne pense qu’à son prochain match de foot. Et comme tu n’es pas précisément la reine des dribbles, je ne vois pas bien comment établir la connexion.

Elle se lève du banc avec impatience.

– En attendant, j’ai super la dalle. Qu’est-ce qu’ils foutent, les Siamois ? Si ça continue, il n’y aura plus rien à manger au self.

Les Siamois (ou encore Pile et Face, Leïli et Leïla, Fleury et Michon, et j’en oublie), c’est le couple fusionnel que forme depuis cinq semaines notre meilleure copine avec un tube de glu haute fixation nommé Théo qu’elle a ramassé dans sa classe. Depuis qu’elle a sauté le pas, la madone jusqu’alors imperméable aux charmes masculins s’est muée en amoureuse éperdue (et un peu niaise). Impossible désormais de la voir sans nous coltiner du même coup cet échalias taciturne qui sourit quand il se brûle.

Les attendre pour manger est devenu un grand classique. Avant de nous retrouver, ils sacrifient inmanquablement au rite du baiser-ventouse-qui dure-trois-plombes derrière le gymnase. Mais aujourd’hui, l’étape apéritive prend des proportions inhabituelles. Jessica fulmine :

– S’ils n’arrivent pas d’ici cinq minutes, j’y vais sans eux. Et je leur arrache la langue pour m’en faire un special-burger.

C’est le moment que choisissent les indécollables pour débouler vers nous, l’air agité. Même Théo laisse

entrevoir au fond de ses yeux de poisson mort une lueur qui pourrait passer pour de l'émotion.

– C't'embrouille en cours, aujourd'hui ! Sérieux, c'est la guerre, mec.

– Ce prof, il a un grain de pop-corn à la place du cerveau.

– Franchement, c'est abuser !

Jessica les interrompt sans ménagement :

– Vous êtes mignons tout plein, mais d'une, on ne capte rien à ce que vous dites. De deux, ça fait dix siècles qu'on vous attend. De trois, on a faim.

J'approuve avec vigueur. La matinée a été dure, il y a urgence à se refaire une santé. Mais Leïla se fâche :

– Attends, Jess, c'est méga grave. Garnier, notre prof de français, il a accusé Enzo de lui avoir chouravé son iPhone. Du coup, Enzo, il lui a mal parlé et il est parti en claquant la porte.

J'essaie de comprendre :

– C'est quoi, cette histoire de vol ?

Enzo a été dans ma classe pendant trois ans. Un glandeur professionnel, d'accord, un brin insolent, OK. Mais j'ai du mal à l'imaginer en Robin des Bois qui aurait confondu notre collègue avec la forêt de Sherwood. D'un geste ferme, Jessica me saisit le bras et me force à me lever du banc.

– Je ne dis pas que ça ne m'intéresse pas, votre histoire. Mais on réfléchira mieux le ventre plein.

Quelques minutes plus tard, la bouche débordant de frites, Leïla nous raconte en détail l'altercation du matin :

– Le prof dit que son téléphone a disparu vendredi dernier, *pendant* les deux heures où on est avec lui. Il se souvient qu'il a envoyé un SMS juste avant le début

du cours. Et il s'est rendu compte qu'il avait disparu en sortant de la salle.

– Mais pourquoi il soupçonne Enzo ?

– Entre les deux heures de cours, tout le monde est sorti pour la pause. Sauf que la semaine dernière, Enzo a demandé à y retourner pour chercher son blouson. Du coup, le prof est persuadé qu'il en a profité pour lui barboter son phone.

Jessica hausse les épaules.

– Ce serait grave bourrin. Genre : Regardez-moi bien, j'attire gentiment l'attention avant de braquer la banque. Autant s'accuser tout de suite...

– C'est ce qu'Enzo lui a répondu. Mais l'autre, il n'en démord pas. Et il est mauvais... Enzo a déjà foutu le dawa plusieurs fois dans son cours en lâchant des vieilles vanes. C'est le coupable idéal...

Théo intervient pour la première fois dans la conversation :

– Il n'aurait pas dû le traiter de bouffon, ça va lui coûter un max.

Leïla réplique vertement :

– Comment tu réagiras si on t'accusait à tort ? Je suis sûre que tu péterais un câble !

C'est la première fois que je l'entends exprimer un semblant de désaccord avec son chéri. Au moins cette histoire recèle-t-elle la vertu de chasser l'exaspérant regard d'adoration qui ne la quitte pas depuis qu'elle sort avec lui.

Il n'en reste pas moins que Théo a raison sur un point : si le prof de français veut sa peau, Enzo va prendre cher. Il a déjà un dossier à la vie scolaire à cause de ses insolences répétées. Pour lui, l'indulgence risque d'être en option. Je frissonne.

– Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Un silence épais me répond.

Flow, peut-être, saurait. En matière d'embrouille avec les profs et l'administration scolaire, elle affiche un curriculum vitae aussi long que la Grande Muraille de Chine. Son expérience nous serait précieuse. Par réflexe, je plonge la main dans ma poche pour l'appeler. L'absence d'Albert me transperce comme une attaque de sabre laser en plein combat de Jedi. Jessica tente de positiver :

– D'ici ce soir, on y verra peut-être plus clair.

L'œil sévère, elle se tourne vers moi.

– Au fait, tu n'as pas oublié d'apporter un gâteau ?

Si on veut tenir la distance, il nous faut un maximum de matos. Et pour l'instant, on n'a pas grand-chose en magasin.

J'espérais que ma contribution culinaire serait facultative. C'est raté. Pour éviter de me faire houspiller par Jess (expérience toujours assez cuisante), je surjoue la maîtrise en adoptant un ton lénifiant :

– T'inquiète, j'ai prévu de faire une quiche en rentrant chez moi. J'ai pas cours cet après-midi, j'ai le temps.

Alors que nous sortons de la cantine, un surveillant s'approche de notre groupe et m'interpelle :

– Bernardin, Mme Simon t'attend dans son bureau.

J'ai peut-être encore une chance de récupérer Albert. Il va falloir jouer serré.